

even when he has her in chains. The search for identity, the question of where you belong, the problems of choice and the destructiveness of racism are powerful themes for any novelist to choose but in *A breed apart* they are handled with little subtlety and the reader is less in the world of history than of historical romance.

Geoffrey Bilson is professor of history at the University of Saskatchewan. He is the author of many children's books.

UN RÉCIT ONIRIQUE

Le fils du sorcier, Henri Lamoureux. Illus. Charles Vinh. Montréal, Paulines, 1982. 140 pp. 5,95\$ broché. ISBN 2-89039-884-6.

“En ces sortes de feinte il faut instruire et plaire
Et conter pour conter me semble peu d'affaire”

Ces mots par lesquels La Fontaine définissait le but de ses Fables semblent assez bien rendre compte de l'ambition d'Henri Lamoureux telle qu'elle apparaît dans son roman *Le fils du sorcier*. Car Henri Lamoureux sait raconter; on peut même croire qu'il s'est régala lui-même des aventures qu'il a imaginées; en tout cas, il n'ennuie pas son lecteur. Mais il cherche aussi à instruire, soit en insérant des données scientifiques (ou apparemment telles) dans le tissu narratif, soit en donnant un contenu didactique à certains dialogues. L'auteur a même recours à quelques notes en bas de page, ce qui semble indiquer qu'il a senti le danger d'une surcharge didactique dans le texte lui-même. Henri Lamoureux parvient assez habilement à intégrer au dialogue l'explication de mots difficiles, comme “nyctalope”, mais, sans doute par crainte d'alourdir son texte, il se résigne à utiliser des notes en bas de page pour des explications de mots ou d'expressions plus simples, comme “tribord” ou “vent de force huit”. Le choix de ces notes (il y en a sept) devrait nous éclairer quelque peu sur le niveau culturel du public visé, mais c'est là un point sur lequel l'auteur nous semble manquer de rigueur. Si le jeune lecteur a besoin qu'on lui explique un mot comme “tribord”, comprendra-t-il des mots comme “symbiose” ou même “stalagmite”? (Soit dit en passant: il devrait y avoir aussi des stalactites. . .). Qu'il faille encore préciser au même jeune lecteur qui est Salvador Dali (mais attention à l'adjectif “surréaliste” . . .) ou ce que fut la ville de Troie, rien d'étonnant à cela. Mais alors, comment pourra-t-il apprécier, au chapitre 9 du roman, les révélations extraordinaires que Bernard, le fils du Sorcier, livre à deux adolescents?

Zeus fut notre premier Sorcier [. . .]. Poséidon, Hadès, Héra, Déméter et Hestia comptent parmi mes aïeux; de même que leurs fils et leurs filles: Océanos, Perséphone, Héphestos, Apollon, Hermès, Dionysos, Héraclès, Athéna, Aphrodite et tant d'autres. . . (p. 92)

Or, pour les deux héros du roman, âgés de treize et seize ans, ce discours est tout à fait signifiant, et leur étonnement est bien le signe de leur entendement. . .

C'est là sans doute le principal reproche que l'on peut adresser à ce roman: la richesse, l'abondance des données culturelles auxquelles il se réfère, par suite du dessein ambitieux de faire converger, dans un curieux syncrétisme, des héritages culturels radicalement étrangers les uns aux autres. . . Car les références culturelles les plus inattendues foisonnent et voisinent dans *Le fils du sorcier*: les légendes canadiennes et la mythologie grecque, Beausoleil-Broussard et Ulysse, le Carcajou et les monstres marins, les extra-terrestres et les voyageurs "au Centre de la Terre", le Commandant Cousteau et le vieux Sachem. . . Homère, Jules Verne, Saint-Exupéry et les romanciers de science-fiction semblent s'être donné rendez-vous pour inspirer Henri Lamoureux. Comment sortir de ce labyrinthe culturel? Quel fil directeur l'auteur a-t-il imaginé pour faire évoluer les personnages de son roman? Nous l'avons dit: Henri Lamoureux n'est pas un débutant; il sait conter, son livre n'est jamais ennuyeux et bien des jeunes lecteurs pourront s'identifier à ses héros en les suivant dans leurs fantastiques aventures. . .

La jeune fille s'appelle Rébecca et son frère, Victor. Rébecca a seize ans; elle est de trois ans l'aînée, ce qui lui confère un confortable avantage sur son frère. Henri Lamoureux est parvenu à leur donner une assez bonne consistance psychologique et leurs réactions restent cohérentes avec le tempérament qui leur est prêté au départ. C'est donc Rébecca — jean et chandail à col roulé — qui aura l'initiative. Et qu'on ne dise pas qu'elle se conduit en "garçon manqué"! Le rejet de toute forme de colonialisme semble faire partie du projet éducatif d'Henri Lamoureux. Ainsi, il est clair que la femme, comme l'Amérindien, dans la mesure où ils doivent être reconnus et "décolonisés", ont la sympathie de l'auteur. Il est précisé par exemple que Rébecca veut devenir "menuisère" et qu'elle insiste sur l'emploi de ce mot au féminin "pour bien exprimer sa conviction que ce qu'un homme peut faire, une femme le peut aussi" (p. 8). Quant à Bernard, il apparaît comme le représentant idéal de "la civilisation amérindienne dont le souffle ne s'est pas encore éteint malgré les affronts, les brimades et la spoliation dont elle fut l'objet" (p. 17). Aussi la rencontre de Rébecca et de Bernard, le fils du Sorcier, est-elle immédiatement prometteuse de riches aventures. Inutile de préciser que ce sont des aventures auxquelles le jeune frère Victor pourra rester associé. Car Henri Lamoureux ne tombe pas dans le mauvais goût de mélanger les genres littéraires: la rencontre de Rébecca et du jeune Amérindien reste, sur le plan sentimental, d'une discrétion de bon aloi.

Le voyage qui conduit les deux enfants depuis leur calme banlieue de Montréal jusque dans les entrailles de la terre a pour origine banale l'invitation de leur grand-mère de Gaspésie. Grand-mère — vacances — voyage — nature: c'est déjà l'ailleurs rêvé, mais c'est un ailleurs quasi "ordinaire". C'est là-dessus que doit se greffer l'extraordinaire. . . Pour quitter l'univers sécurisant qu'offre la grand-mère et plonger dans la redoutable fascination de l'inconnu, il faut un événement extérieur, indépendant de la volonté des enfants. Cet événement arrive sous la forme d'un orage effrayant qui immobilise le frère et la soeur en pleine forêt au cours d'une excursion avec l'intrépide oncle Antoine. . . Voiture accidentée, ponts coupés, forêt inconnue: autant d'éléments qu'un lecteur adulte peut charger de significations symboliques. Mais le jeune lecteur ne se préoccupera pas de psychanalyse ou de seuils initiatiques; ce qui le frappera, c'est l'énigmatique sauvetage, et ce sont les mystérieux sauveteurs qui vont entraîner Rébecca et Victor vers les découvertes les plus stupéfiantes. . .

Après avoir découvert "l'ancre du Sorcier" (chap. 7) enfouie au coeur de la forêt, voici nos deux héros invités à découvrir "la caverne du Sorcier".

Ils marchèrent une heure qui en parut trois aux jeunes citadins peu habitués à fréquenter d'aussi épaisses forêts. Ils franchirent des ruisseaux qui descendaient en cascade vers la rivière. Ils escaladèrent des pentes abruptes et s'empêtrèrent dans les ronces. (p. 78)

Mais cela n'est rien encore: il faut un nouveau degré dans l'enfouissement. C'est alors qu'intervient un autre coup de théâtre: le tremblement de terre qui obstrue l'entrée de la caverne où les jeunes gens avaient pénétré. Dès lors, c'est la fuite en avant vers les entrailles de la terre (plus précisément, vers un mystérieux navire spatial caché dans les profondeurs), fantastique Odyssée de science-fiction. . .

Les récits de science-fiction ne relèvent pas d'un genre facile, et il ne semble pas ici qu'Henri Lamoureux s'y meuve avec aisance et originalité. Il est frappant qu'au chapitre 9 il prête au fils du Sorcier ces paroles extravagantes qui ont sans doute échappé à sa vigilance d'écrivain:

Il y a des dizaines de milliers d'années, un appareil spatial décollait d'une planète située à des milliards d'années-lumière de la Terre. . . (p. 91)

Etourderie, sans doute, que cette énormité. Car Henri Lamoureux ne méprise pas son jeune lecteur: il lui demande au contraire, nous l'avons vu, un bon niveau de culture, un esprit curieux — et même sans doute l'effort de recourir parfois au dictionnaire. Cela étant, on s'étonne de certaines facilités de langage: sans doute par souci d'être proche de son public, Henri Lamoureux se laisse aller à l'emploi d'expressions populaires pour le moins banales, telles que "roupiller comme un bienheureux" (22), "un métier pépère" (58), "ne songer qu'à la bouffe" (105), "du pareil au même" (16), "se réfugier dans les bras de Morphée" (25), etc. . . .

Il reste qu'Henri Lamoureux a réalisé un roman soigneusement composé et agréable à lire, et que le talent du conteur compense les faiblesses que nous avons signalées. Ce livre devrait plaire surtout pas son caractère onirique: les aventures de Rébecca et Victor, même dans leurs invraisemblances, ne sont-elles pas de celles dont peut rêver particulièrement un adolescent en milieu urbain, surtout s'il n'a pas de grand-mère en Gaspésie?

Guy Lecomte enseigne la littérature française et la littérature canadienne d'expression française à l'Université de Dijon (France), où il dirige le Centre d'Etudes Canadiennes.

A SWEDE IN TIME

Time is flies, George Swede. Illus. Darcia Labrosse. Three Trees Press, 1984. 48 pp. \$4.95 paper, \$11.95 cloth. ISBN 0-88823-090-7, 0-88823-091-5.

George Swede's first collection of funny poems for children, *Trick bird*, earned itself a place on the Children's Book Centre Choice List. In addition, Swede has authored six books of fiction for children, among them the four volumes of the "Sherlock" series.

Time is flies takes its title from a cryptic little verse which exemplifies all the best features of this collection. Short and sweet, "Time is flies" borrows a familiar adage from the business world. Swapping the businessman for a frog, and money for flies (a very decent exchange from a frog's point of view, no doubt), Swede produces this whimsical haiku-style piece:

For the fat green frog
Crouched on the log
time is flies

Here, success lies in the compactness of expression and — of course — in the playfulness, which is enhanced by a full-page illustration (in black and white, as they all are in this book). Depicted is a musing frog good-naturedly studying the face of his wristwatch, which displays a cartooned fly, hands extended to show that the time is ten to three. Fly break at three, perhaps?

Other, less witty, but superbly evocative poems are represented by this untitled piece:

More watchful
than seeing eyes
pebbles
under the cool
creek water